

## Principaux personnages au début de ce livre

- Marc Hœfler, *ancien militaire, 46 ans,*  
Hélène Baukner, *violoncelliste, 24 ans,*  
Eugénie des Maretz, *comtesse de Saint-Pierre, 87 ans,*  
*veuve d'Adrien de Gueslan de Port-Louis,*  
Louis de Gueslan, *son fils, 67 ans, ancien diplomate,*  
*maire,*  
Pauline de Gueslan, *épouse de Louis, 60 ans, artiste*  
*peintre,*  
Alexandre de Gueslan,  *fils de Louis et Pauline, 29 ans,*  
*antiquaire,*  
Christophe Berger, *compagnon d'Alexandre, 27 ans,*  
*ébéniste,*  
Caroline de Gueslan,  *fille cadette d'Eugénie, 55 ans,*  
*directrice de haras, divorcée,*  
Sophie Powels-Redford,  *infirmière, 55 ans, épouse*  
*en premier mariage d'Hervé de Gueslan (décédé*  
*accidentellement, second fils d'Eugénie), remariée avec*  
*Walter Redford,*  
Bruno de Gueslan,  *fils de Sophie et d'Hervé, 29 ans,*  
*ingénieur forestier,*  
Agathe de Gueslan,  *fille de Sophie et d'Hervé, 26 ans,*  
*professeur de Lettres.*

Anaïs, Hervé, Valentina, Rachel, Guillaume, Nolasque et bien d'autres, les rejoindront, les quitteront, les aimeront...

## 1.

L'appel de la lumière !

L'obligation médicale lui imposait, pour quelques jours encore, de modérer ses efforts. Marc Hœfler décida de passer outre. Dans la pénombre de son appartement, il étouffait. L'appel téléphonique survenu à l'heure du déjeuner lui fournissait l'occasion d'enfreindre la prescription.

Il jaugea l'itinéraire. Aller de chez lui, avenue Bosquet, au square Vergennes lui prendrait, à pied, une petite heure en flânant. La distance et la durée lui paraissaient idéales afin de tester la prothèse du genou gauche, nouvelle pièce de rechange désormais rivée à sa carcasse de vieux soldat. Miracle de la science, la septième opération de sa carrière l'avait remis debout. Au fil des séances de rééducation, la prothèse finissait par se faire oublier.

Le grand jour était arrivé. Ainsi venait-il d'en décider. Adieu béquille ! Il a ressorti du placard sa canne à pommeau d'argent. La chaleur réchauffait ses ambitions. Il avait averti son correspondant : sa visite interviendrait dans l'après-midi, sans précision d'heure. Ainsi s'offrait-il le loisir, s'il se sentait bien, d'allonger l'itinéraire, dans le cas opposé, d'arrêter un taxi.

Dehors, l'atmosphère lourde le fit suffoquer. Le souffle lui revint sous les ombrages de l'avenue qu'il abandonna pour prendre la direction du Champ de Mars. Déguisé en touriste, casquette à longue visière, lunettes de soleil, saharienne beige, pantalon clair, il renouait avec son quartier, celui de sa jeunesse, des jours heureux. Un groupe d'enfants agglutinés autour du kiosque d'un glacier l'incita

à s'asseoir, à profiter de leurs cris, de leurs extases devant des sorbets aux couleurs fraise, vanille, citron.

Un après-midi d'été, un soleil ardent, une envolée de moineaux, des gamins ravis, le bonheur tenait à si peu !

Le moral gonflé à bloc, canne en main, Marc se remit debout. Il se souvint d'une excellente brasserie, rue Cambronne. L'étape lui permettrait, autre plaisir oublié, de s'offrir un verre en contemplant, de la terrasse, le spectacle de ses contemporains affairés.

Une halte, oui, à condition toutefois de ne pas abuser de l'emploi du temps de celui qui l'attendait. Le personnage en question portait un nom imprononçable : Hugues Bragier-Péchaud. La semaine précédente, alors que l'ennui atteignait un paroxysme insupportable, le regard de Marc s'était intéressé à ce tableau dépourvu de signature, griffé et détérioré en plusieurs endroits. Le cadre de bois, teinté en marron triste était parsemé de trous de vers. Issu de la riche collection héritée de son père, le baron Hœfler, le tableau, posé sur un chevalet, avait pour titre, mentionné à l'encre de Chine au dos de la toile, *Le voyageur aux portes de la nuit*.

De forme rectangulaire il représentait sur la largeur, à droite, un personnage en pelisse, lanterne en main. L'homme au chapeau surgissait d'une obscurité profonde, il s'apprêtait à traverser un pont. Sur la gauche, le chemin se prolongeait jusqu'à une mystérieuse cité suspendue entre terre et nuages, sur fond de voile crépusculaire.

Marc avait maintes fois tenté de trouver une explication à la présence dans le bureau de son père de cette peinture en piteux état. Sa mère, à son entrée dans la vie du baron Arthur Hœfler, l'avait toujours vue à la même place. Elle n'avait, du reste, jamais eu envie de savoir. Faute de temps, Marc avait sans cesse reporté le projet de sa restauration. Peinture écaillée sur les bords, crasse et chiures de mouches,

décoloraient une scène composite. Pourtant, malgré les dégâts, l'œuvre anonyme suscitait une certaine fascination. L'année précédente, sa mère lui avait reparlé de cette restauration envisagée de longue date et sans cesse renvoyée à des jours plus tranquilles. Il rentrait alors d'Australie. Et ne repartirait plus.

« Et bien maintenant tu auras le temps de t'en occuper. Tu feras honneur à ton père, » avait doucement murmuré Anaïs. Ce soir-là, ce n'était pas le tableau qui avait préoccupé Marc mais la pâleur du visage de sa mère. Il n'avait pas osé la questionner. Hospitalisée en urgence quelques semaines plus tard, elle avait, à son tour, quitté ce monde. Il lui avait promis : le tableau serait restauré.

Libéré de ses propres problèmes de santé, au terme de soucis à n'en plus finir, Marc s'apprêtait à tenir parole. Il désirait d'abord fouiller le passé et comprendre comment et pourquoi son père avait installé une toile aussi dégradée de manière à l'avoir constamment sous les yeux.

Par l'annuaire en ligne, l'attention de Marc s'était focalisée sur ce Bragier-Péchaud, tout bonnement parce que l'intéressé se trouvait classé à la lettre B, quasiment en tête de la liste des généalogistes de l'Ouest parisien. Marc l'avait appelé, lui avait conté sommairement son affaire.

« Il faut voir, cher Monsieur, commenta d'abord une voix un peu châtiée. Au vu des éléments que vous venez de me fournir, votre histoire me paraît assez peu courante. On est loin de notre lot habituel qui consiste à rechercher des héritiers avec, à la clé, une rémunération basée sur la fortune dévolue. L'enquête que vous sollicitez peut s'avérer très hasardeuse quoiqu'assez insolite. Laissez-moi au moins voir de quoi il retourne... »

Bragier-Péchaud avait le mérite de la réactivité. Le soir même, un grand type au nez pointu sonnait à la porte. Il

tomba aussitôt en extase devant les tableaux alignés sur deux rangs, de part et d'autre du vestibule.

« Mazette ! s'exclama l'individu en costume trois-pièces, à la cravate sans doute inamovible. Que voilà de jolies choses ! Paysages, natures mortes, dix-neuvième siècle, n'est-ce pas ? »

— Effectivement. D'autres œuvres appartiennent au vingtième siècle, précisa Marc, ravi de recevoir un esthète. Mon père était un grand collectionneur et un amoureux du spectacle de la nature.

— Il avait bon goût. Je ne suis pas un spécialiste mais laissez-moi vous dire, que vous possédez une collection absolument splendide... Vous habitez un musée. Quelle chance !

— Il convient de relativiser, objecta Marc. Il ne s'agit pas de grands maîtres. Mon père préférait, en son temps, parcourir la France, l'Angleterre, l'Italie en quête d'œuvres originales, et toujours en s'éloignant des capitales où il jugeait l'art à la fois surfait et... surestimé. Il a ainsi déniché de petits trésors. Nous sommes ici devant une forme de régionalisme à l'échelle européenne.

Au terme d'une remontée du vestibule entrecoupée de haltes admiratives, le cabinet de travail voué aux gravures et estampes accrochées entre lambris et plafond, offrit d'autres surprises au visiteur à la chevelure blonde, soigneusement ordonnée, régulièrement lissée du bout des doigts. Quelques instants plus tard, l'extase, un peu feinte, s'éteignit devant le tableau posé sur le chevalet, près de la table de travail envahie de beaux livres.

« Voici l'exception, annonça Marc : *Le voyageur aux portes de la nuit*, œuvre anonyme. Mon père, contrairement à l'ensemble de sa collection, l'a acquise à je ne sais quelle occasion. J'envisage donc de donner ce tableau à restaurer... »

— Vous n'avez pas consulté d'expert ?

— Mon père l'a fait à la demande de l'assurance. Les conclusions ont été décevantes et l'estimation assez modeste, en totale contradiction avec l'intérêt qu'il lui portait. Cela n'a fait, du reste, qu'accroître ma propre curiosité. Le tableau mêle réalisme et naïveté mais je lui trouve du sens. Identifier l'artiste sera compliqué, voire impossible. Par contre, retrouver les propriétaires est peut-être envisageable. Les deux premiers sont connus : il s'agit de moi-même et de mon père. Pour la suite, quelques indices au dos de la toile, sont susceptibles d'orienter la recherche. Voilà pourquoi j'ai besoin de vous... »

La plaque apposée rue de Vaugirard invitait le visiteur à suivre un long couloir, à virer tantôt à droite, tantôt à gauche. Au bout du labyrinthe, le spectacle que découvrit Marc Hœfler était à mille lieues de ce qu'il avait imaginé. « L'étude » Bragier-Péchaud était accessible par une cour intérieure sinistre, bouleversée par un amoncellement de sacs de gravats, labourée par une tranchée à demi recouverte de madriers entreposés là dans le cadre des travaux de restauration de l'immeuble attenant.

« Je suis vraiment désolé de vous recevoir dans un tel contexte mais il m'est imposé pour une dizaine de jours encore... C'est la raison pour laquelle, j'ai proposé de vous revoir à votre domicile, et... »

Marc interrompt l'avalanche d'excuses.

« Qu'importe ! J'avais besoin d'exercice. Donc me voilà ! »

« Rassurez-vous, annonça le généalogiste en l'accueillant dans le bureau « deux-pièces » où il travaillait seul. Depuis notre entrevue de la semaine dernière, votre affaire a avancé. »

Il signifia aussitôt à son client de prendre possession du fauteuil, face à l'écran d'un vidéoprojecteur d'où émergea

progressivement l'entête de l'officine, enlacée d'une guirlande de feuilles d'acanthé.

Marc appuya sa canne contre le mur et déposa sa casquette sur la commode. Au-dessus, un magistral tableau d'ascendances relayait les Bragier et les Péchaud à leurs lointaines origines, sans aucun doute, moyenâgeuses.

« Cependant, reprit le descendant de ces remarquables lignées, au vu du résultat de mes investigations, votre avis m'est nécessaire afin de poursuivre... »

Il redressa sans ménagement le minuscule écran de son ordinateur, s'assit à son tour et tapota rageusement le clavier.

« Foutu matériel ! grogna-t-il. La chaleur lui déplait. Va pourtant falloir qu'il se dépêche. Ai pas que ça à faire, moi... »

Un soubresaut. La projection passa par les couleurs de l'arc-en-ciel. Marc avait pris place dans un siège sans confort, aux accoudoirs lustrés, trésor à bas prix déniché dans quelque brocante de quartier. L'énergumène qui se démenait devant lui, l'agaçait et l'amusait en même temps. Ce dernier se montrait au premier abord, en tout point conforme à l'image vieillotte que Marc attachait à la profession de généalogiste. À tort. Mis à part quelques difficultés avec son outil informatique, Bragier-Péchaud avait le mérite, par cette projection, d'œuvrer dans la modernité.

*Le voyageur aux portes de la nuit* surgit d'un fondu enchaîné. Marc Hoefler avait souvent examiné l'original. Il eut de la peine à le reconnaître dans la représentation affadie, éventrée par l'éclair du flash.

« Je suis, j'en conviens, un piètre photographe, dut admettre Bragier-Péchaud. Je ne m'attarderai pas sur les aspects picturaux. Acceptons de douter de l'avis de l'expert consulté en son temps qui n'accordait pas beaucoup d'intérêt à cette œuvre. Selon moi, il s'agit d'une composition

peinte au vingtième siècle par un artiste anonyme au talent indéniable. En l'examinant, j'ai le sentiment de me trouver devant un Jules Breton ou un Bastien-Lepage, version adolescente... Vous connaissez? Des toiles très réalistes de ces artistes sont visibles au musée d'Orsay, d'autres en Amérique. Et je vous en passe. »

Afin de ne pas paraître trop nul, Marc laissa penser qu'il avait entendu parler de ces gens-là. Bragier-Péchaud s'essuya le front où perlaient quelques gouttes de sueur.

« Vous m'avez donc sollicité, reprit-il sur le ton d'un docte exposé, afin de tenter de reconstituer l'itinéraire de ce tableau antérieurement à son arrivée dans le bureau de Monsieur votre père. Il s'agit, via d'éventuels propriétaires, de nous rapprocher, le cas échéant, de son auteur. En procédant à l'examen approfondi, nous avons constaté vous et moi, en premier lieu, le titre ajouté postérieurement au dos de la toile, en second lieu, une étiquette collée sur le cadre. Voici une autre photo, prise par mes soins, de ce détail, gros plan cette fois un peu plus réussi que le cliché précédent. La mention sur cette étiquette, est assez effacée. Elle permet, malgré tout, de déchiffrer le numéro « 28 », référence à un quelconque inventaire. Lisez-vous la même chose que moi ?

L'agrandissement ne supportait guère le doute. Marc n'avait jamais accordé d'importance à ce détail. Il acquiesça à nouveau.

« Parfait! Poursuivons... Nous lisons bien, l'un et l'autre, la lettre « H » suivie du mot « Vignage ». Elle serait susceptible de renvoyer, selon votre hypothèse, au nom d'un propriétaire. Enfin, la mention « 1966 » dans une graphie plus récente, parfaitement lisible, peut concerner, selon toute vraisemblance, l'année d'un probable inventaire.

— En effet !



— Votre père, m'avez-vous rapporté, est entré en possession de ce tableau dans des conditions qui vous sont inconnues. Et pour cause, vous n'étiez pas né. »

Il y eut un silence. Marc ne se souvint pas avoir donné d'information concernant son état civil. Il n'eut pas le temps, toutefois, de faire part de son étonnement. Déjà, Bragier-Péchaud, non sans afficher une pointe de fierté, reprenait le fil de ses considérations.

« À vrai dire, ne trouvant rien dans les données généalogiques sur une hypothétique famille « Vignage », j'ai élargi ma recherche. »

Un nouveau silence permit au généalogiste de soigner l'effet qu'il entendait conférer à la suite de son propos.

— Par la magie d'Internet, cet élargissement s'est avéré, cette fois, in-fi-ni-ment plus intéressant... » annonça-t-il sans masquer sa fierté.

D'un hochement de tête, Marc l'encouragea à poursuivre.

— À défaut de patronyme, j'ai découvert un château du Haut-Vignage appartenant à une vieille famille de l'aristocratie, les Marez, comtes de Saint-Pierre.

À l'annonce de cette trouvaille Marc Hœfler se figea.

— Saint-Pierre dites-vous ? coupa ce dernier.

— Cela vous évoque quelque chose ?

— Mais bien sûr, ce nom de famille ou de lieu, figure quelque part dans un carnet d'adresses laissé par mon père.

— Merveilleux ! Vous apportez de l'eau à mon moulin. N'obtenant pas d'autre piste, j'ai poursuivi sur cette famille aujourd'hui alliée aux Gueslan de Fort-Louis, issue quant à elle, des Antilles. Un vieil annuaire en ma possession, répertoire de personnalités parisiennes des années cinquante, m'a permis d'identifier un Adrien de Gueslan, né à Buenos-Aires le 3 mai 1909. Mes entrées au service de l'état civil ont complété l'information : ce monsieur est décédé à Paris, le 10 novembre 1965. Et je vous le confirme : la déclaration

de décès est faite le lendemain, par Madame Eugénie de Gueslan, née des Maretz de Saint-Pierre, sa veuve, domiciliée, je cite, « au château dit du Haut-Vignage », sis en un village nommé Saint-Pierre-sur-Érize.

« Ce nom de famille me suggère effectivement quelque chose d'indéfinissable. Ça remonte au moins à mon enfance ou mon adolescence, » dut admettre Marc.

« J'ai donc bien fait de vous appeler, reprit Bragier-Péchaud. Nous savons maintenant avec certitude, que la mention au dos du tableau renvoie à un lieu, non à une personne. »

La photographie de la minuscule étiquette projetée sur le mur s'effaça par la droite et céda la place à la façade de pierre blanche d'une vaste bâtisse, à deux étages, aux fenêtres cernées de briques rouges. De part et d'autre d'un perron d'une dizaine de marches, le rez-de-chaussée se composait de hautes baies vitrées.

« Voici ce que j'ai trouvé sur un site de collectionneurs de cartes postales anciennes, celle-là, au vu des couleurs un peu délavées, étant des années soixante-dix. La demeure paraît assez classique, sans doute remaniée au dix-neuvième siècle. J'ai pensé que cette vue pouvait également éveiller des aspects enfouis dans les profondeurs de votre mémoire.

«... À vrai dire, dut admettre Marc, encore étonné par la tournure de la recherche, ce château m'est parfaitement inconnu... »

Il respira profondément et tenta, une fois de plus, de solliciter sa mémoire.

« Vous me pardonneriez un flou assez inouï, reprit-il. Je suis dans l'inconnu et pourtant quelque chose frémit au plus profond de moi-même. »

« Ayant identifié le château avec une quasi-certitude, poursuivit Bragier-Péchaud, je me suis dit qu'il devait

bien y avoir d'autres cartes postales, des gravures peut-être. Je n'ai eu aucune peine à trouver celles-ci. »

En quelques minutes, l'imposant château du Haut-Vignage, avec ses communs, son orangerie, son allée de marronniers se déclina sous tous les angles, en toute période, de la fin du dix-neuvième siècle à l'aube du troisième millénaire, de près, de loin, vu du ciel, dominant un gros bourg, proche d'une forêt. La projection se poursuivit. Elle fit surgir une chasse à courre avec chiens, piqueurs et cavaliers en grande livrée.

Sur une autre carte, en toile de fond du château dont on devinait la cour d'honneur et les toits élancés, se dressait sur son cheval, fier comme Artaban, « Monsieur le comte Amédée de Saint-Pierre se préparant à partir à la chasse en forêt des Orcloses » ainsi que l'expliquait la légende de la photographie.

« Sans conteste, conclut Bragier-Péchaud, l'histoire de votre tableau doit se situer par là... »

Le périple dans le passé se poursuivait selon des perspectives étonnantes. Après l'avalanche d'informations qui venait de le submerger, Marc éprouva soudain le besoin de respirer.

« Excusez-moi, souffla-t-il. Un instant de réflexion m'est nécessaire. »

La chaleur l'oppressait. Il se leva et se dirigea vers la porte.

« Dois-je vous proposer de reprendre l'entretien un peu plus tard ? interrogea Bragier-Péchaud.

— Un instant suffira.

— Poursuivons dehors si vous préférez.

— Bonne idée... »

À l'extérieur, après avoir contemplé le champ de gravats et le sol défoncé, Marc exhuma de sa veste une boîte de cigarillos. Il fumait peu, le plus souvent dans des moments

qui se chargeaient de quelque intensité. Bragier-Péchaud vint le rejoindre à la première bouffée, un papier à la main.

« L'acte de décès de Monsieur de Gueslan m'a fourni des indications sur sa veuve. Eugénie des Maretz de Saint-Pierre avait dix-neuf ans le jour de leur mariage célébré le 20 mai 1946 à Saint-Pierre-sur-Érize. L'époux, qualifié de « propriétaire » en avait trente-neuf. Sachant qu'il est décédé dans sa cinquante-septième année, le couple n'a connu que dix-neuf ans de vie commune.

— Cela a peut-être suffi à générer une descendance. »

Bragier-Péchaud retourna l'acte. Au dos une alignée de chiffres avait été griffonnée de sa main.

« Je m'attendais à cette remarque. J'ai découvert, via l'annuaire en ligne, dans ce village de Saint-Pierre, trois numéros de téléphone susceptibles de vous intéresser : celui d'une boutique d'antiquités tenue par un certain Alexandre de Gueslan, d'une Caroline de Gueslan au haras du Haut-Vignage. Enfin, la magie des moteurs de recherche, nous permet d'apprendre, via le site paroissial que Madame Eugénie des Maretz, comtesse de Saint-Pierre, veuve de Gueslan, est titulaire du grand orgue. Sauf événement dramatique très récent, cette personne, aujourd'hui âgée, selon mes calculs, de quatre-vingt-sept ans, serait donc toujours en vie... »

Le regard de Marc se perdit dans la fumée du cigarillo. L'air lourd tordait chaque volute, la dissolvait dans le décor dévasté, à peine différent des scènes de guerre qu'il avait parcourues durant ses campagnes militaires au Moyen-Orient et en Afrique. La suite de sa carrière dans le monde policé des ambassades, lui avait fait oublier les ruines et la souffrance. Et par un curieux rapprochement, au moment où il tentait d'identifier des lambeaux de son passé, surgissaient des images de débris, de sol lacéré, d'univers ravagé. Il ne tiendrait bien sûr aucun grief à Bragier-Péchaud, du concours de circonstances.

« Sur ces Gueslan, murmura-t-il, j'aimerais en savoir un peu plus, la composition de la famille, son histoire. Pouvez-vous, discrètement bien sûr, vous documenter ?

— Volontiers. Vous me permettrez toutefois, observa le généalogiste, de vous demander confirmation de l'axe de mes recherches : est-ce bien sur ce tableau que je dois continuer à enquêter ?

— Évidemment ! »

Bragier-Péchaud objecta qu'il s'apprêtait à partir en vacances, qu'il aurait besoin d'un délai pour avancer sur le dossier. Il raccompagna son client par le couloir, en convenant de le revoir début septembre. Une fois parvenu rue de Vaugirard, Marc Hoefler s'immobilisa au milieu du trottoir. Malgré la densité du trafic, l'air s'avérait plus respirable.

« À propos de cette famille, insista-t-il une dernière fois, j'aimerais vraiment savoir. Bien sûr, je compte sur votre discrétion ! »

Il tourna les talons. Son allure trahissait un léger déhanchement. La silhouette, veste sur l'épaule, nuque raide, marche un peu saccadée, restait cependant empreinte d'élégance. Elle se fondit à la confluence d'un groupe de Parisiens quittant un immeuble de bureaux et d'une horde de touristes asiatiques partant à l'assaut d'un monument.

Bragier-Péchaud, un peu perplexe, regarda s'éloigner son étrange client, sympathique au demeurant. Leur rencontre se limitait à deux entretiens pendant lesquels leurs regards s'étaient souvent jaugés. Il lui semblait désormais le connaître depuis toujours. De son côté, Marc Hoefler n'avait cessé de porter sur le généalogiste, un œil fixe, introspectif, assorti d'un léger sourire tantôt ironique, tantôt affable. Bragier-Péchaud l'avait compris dès leur première entrevue : *Le voyageur aux portes de la nuit*, dissimulait sous sa toile, d'autres questionnements que ceux ayant trait

à son auteur. Il s'était cependant gardé de dévoiler la totalité des informations accumulées en quelques jours.

Autant par curiosité que par souci d'anticipation, la recherche l'avait amené à pousser les investigations au-delà du cadre strict de la mission confiée. Ainsi, la consultation de l'état civil lui avait appris que Monsieur de Gueslan était, de son vivant, domicilié avenue de La Bourdonnais, très proche de l'avenue Bosquet. Il était donc voisin du baron Hœfler, personnage également repéré sur son annuaire.

« Après Gueslan, vous voulez Hœfler. J'ai une transcription de décès le 8 février 1979. »

L'employé de l'état civil avait ouvert un registre, puis deux, avant de revenir au premier. La déclaration de décès d'Arthur Hœfler, avait été le fait d'un certain Raymond Belleret, avocat. Elle apprenait que le « baron », décédé dans sa quatre-vingt-sixième année, à l'Hôpital américain, était l'époux d'une dame Anaïs Mercier.

— Autre chose ? questionna Brachier-Péchaud.

— Deux actes à ce nom figurent encore dans nos tablettes ! avait fini par annoncer le rond-de-cuir à l'issue d'une nouvelle consultation de ses registres, un mariage et une adoption !

Dès lors, une bonne partie du puzzle se trouvait rassemblée : le baron Hœfler, divorcé de longue date d'une première union, avait épousé, le 10 mai 1969, en mairie du septième arrondissement, cette dame Anaïs Mercier, trente-deux ans, sa cadette de quarante-quatre ans. Les destins matrimoniaux du baron et d'Adrien de Gueslan présentaient d'étonnantes concordances : des épouses très jeunes et des durées de vie commune plutôt brèves.

Bragier-Péchaud n'était toutefois pas au bout de ses surprises : l'autre acte transcrivait un jugement d'adoption plénière intervenu fin 1979, prononcé par le tribunal de grande instance de Paris.

Né le 25 avril 1966 à Boulogne-Billancourt, de père inconnu, Marc Mercier, fils d'Anaïs, employée de maison, était devenu Marc Hoefler, seul et unique héritier du baron Hœfler, rentier très fortuné de l'avenue Bosquet. L'acte d'adoption mentionnait notamment que la mère, femme de chambre sur l'acte de naissance de son fils, exerçait, deux ans et demi plus tard, la profession de « gouvernante ».

Bragier-Péchaud, déjà solidement documenté, conforté par une substantielle avance sur honoraires, vit poindre à l'horizon, une affaire de famille qui s'avérait prometteuse. Il n'attendrait pas le retour de vacances et se mit au travail le soir même.

Marc Hœfler rentra chez lui comme il était venu : à pied. Satisfait, mais épuisé. Le bonhomme avait tenu la distance mais le repos s'imposait. Il s'étendit sur le divan, refusa d'allumer la télé et laissa flotter son esprit. La fatigue finit par l'emporter.

À son réveil, le portrait de sa mère, posé sur le guéridon l'accueillit de son sourire apaisé. Sa présence se manifestait encore partout dans l'appartement. Marc prenait le plus grand soin d'en conserver l'ordonnancement qu'il qualifiait d'« âme des choses ».

Il avait besoin qu'Anaïs fût toujours là, au cœur du silence. Elle l'avait tant accompagné...

*Octobre 2013, Paris.*

Fatiguée, le teint jauni, elle se décida à consulter. Le médecin l'envoya aussitôt vers l'hôpital le plus proche.

La suite se résuma à trois mots sans espoir :

« Cancer du pancréas, confia à Marc le professeur interrogé dans le couloir. Elle devait sûrement être indisposée depuis un moment. Pour être franc, je crains qu'il ne soit trop tard... »

Marc interpréta le propos en toute lucidité.

Anaïs, se sachant condamnée, refusa tout acharnement. Un mois et demi après le diagnostic, une unité de soins palliatifs fut le cadre, en milieu de nuit, de son ultime soupir. Les obsèques furent discrètes. Autour de Marc, Nolasque Durand, son gestionnaire de fortune, Maryvonne Belleret, l'amie de toujours, veuve de Louis Belleret, l'ancien chargé d'affaires du baron, Nicolas Levasseur, le chef du restaurant voisin, Marcelle Garnier, la femme de ménage, les Bergeron, copropriétaires de l'étage du dessous. À l'occasion du décès de sa veuve, l'avis paru dans la presse, donna l'idée à de rares personnes ayant connu le baron Hœfler, décédé trente-deux ans auparavant, d'adresser une carte de condoléances.

Anaïs Mercier s'éteignit dans la discrétion, à l'image de sa vie. Elle avait eu pour mérite insigne, en son temps, de donner un héritier adoptif à son époux, au désespoir de ceux qui louchaient alors sur sa fortune. Les origines modestes d'Anaïs, son arrivée à Paris à l'âge de l'adolescence, une jeunesse de ménages et de misères, ne la prédestinaient nullement à reposer, à son décès survenu dans sa soixante-quinzième année, près d'un si riche époux. Marc n'avait que rarement entendu sa mère s'épancher sur son passé.

Occupé par les visites quotidiennes à l'hôpital, puis par les formalités consécutives au décès, il avait affronté ce nouveau coup du destin en puisant dans son énergie habituelle. Du fait de la maladie d'Anaïs, il avait notamment été contraint de retarder, au grand mécontentement de son chirurgien, la date envisagée pour son opération du genou. Ce report avait entraîné des complications infectieuses qu'il avait fallu combattre avant l'intervention.

Une nouvelle prouesse de la chirurgie, des soins attentifs, une rééducation dispensée aux Invalides, permettaient enfin à Marc d'entrevoir, à la faveur de l'été, la fin d'une séquence



des plus douloureuses. Sa nature combative avait repris le dessus. Il lui restait cependant à vaincre, à quarante-huit ans, un péril qu'il n'avait jamais affronté : la solitude.

Depuis son retour du centre de rééducation, il avait pris la mesure de ce que pouvait représenter la disparition d'Anaïs. En l'absence de toute famille, les rares personnes qui gravitaient autour de lui, continuaient certes à lui manifester un attachement de longue date. Ils ne combleraient pas le vide immense.

Au fil de son existence, à l'exception de la décennie d'affectations militaires qui l'avaient éloigné de Paris, Marc n'avait jamais quitté sa mère. Avec elle, il avait partagé, encore enfant, la longue agonie de son père adoptif. Au terme d'études plutôt brillantes, sa jeunesse d'héritier, hors de tout besoin, avait été accompagnée par la figure joviale de son tuteur, l'avocat Raymond Belleret « le seul homme sur terre en qui, selon le baron Hœfler, on pouvait avoir confiance. » En charge de la gestion de la fortune dont Marc avait hérité, il avait été un personnage essentiel de son existence, un parrain, un « oncle », parfois un confident toujours présent dans les grands moments.

Le choix de Marc de préparer Saint-Cyr avait suscité l'étonnement de ses proches. Il avait aussitôt compris que la décision de son filleul devait être respectée : la fortune était une chose, la vie en était une autre. L'intérêt de Marc pour l'armée, depuis l'âge des soldats de plomb, ne s'était jamais démenti. La pratique sportive, notamment le judo et l'athlétisme, avait consacré cette orientation. Après deux années de « prépa », il avait franchi sans difficulté le stade de l'admission à Saint-Cyr.

Anaïs, selon son habitude, n'avait pas trouvé à redire. Le regard rempli d'admiration, elle assista à toutes les cérémonies rituelles, de la remise du sabre et du casoar, à celle, trois ans plus tard, des galons au jeune officier.

« Mission accomplie » avait alors murmuré Raymond Belleret, également présent aux cérémonies en compagnie de Maryvonne son épouse. Il était convaincu que, dans une France en paix, le choix des armes enverrait son brillant filleul vers les plus hauts postes de l'état-major.

La joie d'Anaïs et de Raymond Belleret se trouva un peu refroidie quand Marc annonça qu'il choisissait une unité opérationnelle. Ils comprirent, une fois de plus, qu'ils n'étaient pas en position de contrecarrer sa volonté. La vie du jeune officier s'inscrivait dans l'action. En secret, il se rêvait baroudeur, loin du profil d'un gestionnaire de fortune, encore moins d'un rond-de-cuir galonné. La guerre du Golfe marqua son entrée dans la carrière, à la tête d'une compagnie de légionnaires. Cette campagne initia d'intenses années. Repéré par ses supérieurs pour son sens du commandement, le jeune officier rejoignit les forces spéciales en charge d'opérations à haut risque sur lesquelles les militaires gardent le silence. Ainsi l'exige la raison d'État autant que la nécessité absolue de ne pas inquiéter les familles.

Dix années plus tard, le commandant Marc Hœfler se trouvait à la tête d'une unité engagée en Afrique. De ses activités réelles, sa mère et son tuteur, les deux personnes qu'il appréciait le plus, ignoraient tout et continuaient à gérer au quotidien, le patrimoine issu de la fortune Hœfler. À l'occasion d'une permission, Raymond Belleret avait présenté à Marc, son associé, Maître Nolasque Durand, ex-saint-cyrien, vétéran de la gendarmerie, recyclé dans la gestion de patrimoine. Ils avaient aussitôt sympathisé. Nolasque Durand rejoignit ainsi le cercle des intimes.

Contrairement à Raymond Belleret, Nolasque Durand estima que la fortune de Marc, même fondée sur des valeurs sûres, imposerait des décisions. La plantation de Colombie, acquise au lendemain de la Première Guerre mondiale par les

parents du baron Hœfler, les intérêts détenus par ce dernier dans diverses compagnies ferroviaires, en particulier aux États-Unis, exigeaient d'engager des négociations que lui, Nolasque Durand, compte tenu de l'importance des enjeux, se refusait à mener seul, même muni d'une procuration.

Les années l'avaient assagi, Marc comprit le message. Il promit que sous peu, il accepterait une affectation moins risquée. Le besoin des grands espaces, le dopage à l'adrénaline demeureraient insistants. Confiant dans la bonne tenue de ses affaires, alors âgé de trente-quatre ans, il laissa à Nolasque Durand le soin de ses intérêts, embrassa à nouveau Anaïs, renvoya à son prochain retour, la forte suggestion des siens à se chercher une épouse. Et le commandant Marc Hœfler se fondit une fois de plus, dans l'armée des combattants invisibles.

*Janvier 2001, désert de l'Adrar, Mali.*

Les roches disloquées ébauchent des profils humains. Marc garde le souvenir de cet amoncellement chaotique dressé, tel un sphinx, aux portes de l'immensité. En opération, il a parcouru le Sahara de la Mauritanie au Niger, découvert ses mille paysages, plateaux aux routes interminables, dunes qui succèdent aux dunes, vallées aux parois lacérées, érodées par le vent. Aucun ne ressemble pourtant à la hamada, au monde lunaire de l'Adrar malien.

Le jour se lève. Dans quelques heures, depuis le ciel en demi-teinte, le soleil chauffera les cailloux à blanc. Les pierres deviendront braises. Quelques envolées poussiéreuses balaient le sol.

« Les esprits traînent les pieds, observe Moussa, le capitaine touareg. Pas bon ça ! » Le bord relevé du chèche cerne un regard rougi, perçant, apte à discerner au-delà de l'horizon.

La météo joue contre eux. Depuis deux jours, l'unité, transportée par trois hélicoptères, s'est pré-positionnée

à proximité d'une route fréquentée, de tout temps, par les trafiquants. Sur le chemin des caravanes, des bandes armées, refoulées d'Algérie, sèment désormais la peur sur la contrée. Quelques semaines plus tôt, cinq soldats maliens ont été tués dans une embuscade. Dans les rares bourgades où tente de survivre une population sédentaire, des habitants ont été molestés. Des éleveurs se sont plaints d'avoir été dépossédés de leurs bêtes. Les pillards nouveaux venus ont poussé l'audace jusqu'à imposer aux femmes de porter le voile. De jeunes garçons ont été enrôlés sans ménagement. Les menaces d'attentats sont réitérées. L'armée régulière appelée à l'aide dispose de faibles moyens. Bien sûr, la France n'est pas engagée. En accord avec les autorités du pays, elle intervient pourtant en sous-main. Objectif: repérer les groupes, ne pas faire de quartier et... disparaître. « Personne ne doit savoir. Personne n'a jamais su... » selon le vieil adage!

La tempête, annoncée sur plusieurs jours, va figer son unité, mobile par nature. Marc déteste ces situations d'attente.

« Trop risqué... » Il a pris par radio l'avis de l'état-major. La mission est modifiée: à la demande du gouvernement malien, il s'agit d'assister le capitaine Moussa appelé à prendre le pouls de la population de deux villages de la contrée, avant de se replier sur la base la plus proche.

Marc revoit ces instants. Les hélicos se sont arrachés du sol dans un nuage de poussière. À perte de vue, le désert dévoile ses splendeurs. Il en connaît les pièges. Assis derrière le pilote, Moussa, écouteur aux oreilles, scrute le paysage. Trois membres des forces spéciales et deux soldats maliens, armés jusqu'aux dents, ont également pris place à bord, porte latérale ouverte, mitrailleuse prête à faire feu. Les barres rocheuses se succèdent. Au détour d'un massif, entouré de quelques arbustes squelettiques, apparaît

un premier village, quelques maisons de terre rassemblées autour d'une place. L'hélico soulève une tempête de poussière. Le monde devient irréel. À l'arrêt du rotor, les villageois s'approchent, saluent les visiteurs, esquissent des danses. Un cortège se forme jusqu'aux notables assis sous une tente. Le chef est un vieil homme plié en deux. Son esprit est vif. Il exprime ses craintes pour l'avenir. Il demande à Moussa de revenir avec des soldats. Ce dernier assure qu'il répondra de son mieux à cette sollicitation.

« Si tu ne peux pas, donne des armes. »

« Où se cachent-ils ? » interroge Moussa.

« Là-bas, ici, ils se font passer pour des marchands. Ils sont insaisissables, tu le sais bien. »

La discussion est brève. Il n'est pas question de palabrer pendant des heures. Moussa rassure, puis se lève. Marc l'imité. Ils saluent l'assistance. Ils reviennent vers l'hélico. Les deux autres appareils tournoient et surveillent.

Un vol à très basse altitude engage ensuite la formation dans une vallée encaissée. L'autre village, oasis beaucoup plus étendue, est établi plus à l'est, à proximité d'un point d'eau. Là aussi les habitants attendent. Le désert est immense. Surtout, redoubler de prudence ! L'hélico dépose Marc et Moussa. Les soldats maliens les accompagnent. Les autres restent à bord. Cette fois, l'appareil redécolle. Le second a débarqué ses commandos sur un promontoire dominant la bourgade puis s'est éloigné à son tour, le troisième s'enfonce au détour de falaises effrangées.

Moussa et Marc notent un changement de comportement. Les habitants se montrent moins exubérants que ceux du précédent village. Le chef les reçoit cependant sans réticence.

« Nous avons appris que tu souhaitais la visite des autorités. Qu'as-tu à nous dire ? » interroge Moussa, au terme d'une litanie de banalités accompagnées du thé à la

menthe, boisson de l'hospitalité. Leur interlocuteur veut lui aussi des armes, des soldats, des munitions. Les doléances sont enregistrées. Au prétexte du risque météo, la visite s'interrompt avec la promesse d'un prochain retour. L'air est irrespirable, la menace indéfinissable. Marc effleure la crosse de son revolver.

Une image subsiste dans sa mémoire, la dernière : l'hélico se pose. Rotor vrombissant, il attend de reprendre ses passagers. Au détour d'une maison, un homme s'avance. Il porte le turban bleu et la djellaba noire des Touaregs mais il n'en a pas la silhouette, nonchalante et fière. De la main droite, il les salue.

Alors Moussa pousse un grand cri...

Un arc de feu, une déflagration, une douleur foudroyante, le goût du sang dans la bouche. Marc se découvre soudain projeté hors de son propre corps. Son esprit glisse dans un immense tunnel translucide. Sur les parois, des silhouettes vont et viennent. La lumière se fait de plus en plus aveuglante, insupportable. D'abord fermer les yeux. Puis se protéger le visage. Pourquoi ses mains refusent-elles à bouger ? Il s'obstine. Il appelle Moussa. Le tunnel conduit à un gouffre. Sous ses pieds un magma bouillonnant menace de l'engloutir.

Moussa ne répond pas. Moussa ne répond plus.

Une branche, une racine, une corde, une aspérité, un petit rien où s'accrocher. Vivre. Marc sent enfin une prise, une sorte de tube dans la paume de la main droite. Celui-là, il ne le lâchera plus.

La descente vertigineuse s'interrompt.

Sur lui se penche une forme.

Moussa ?

« C'est moi... » dit une voix.

Il sort du coma. Un mur blanc a succédé au désert rouge. Son corps n'est que plâtres, perfusions, broches, sondes, électrodes, pansements.

Anaïs l'embrasse sur le front. Elle a pleuré. Elle sourit.

« Ne bouge pas. Surtout, ne bouge pas, l'infirmière revient dans un instant... »

Il veut répondre. Les mots s'emmêlent d'abord. Il articule enfin. Elle a compris, dès les premières syllabes, qu'il cherche une réponse à une question simple : pourquoi est-il là ? Pourquoi est-elle là ? Elle lui parle doucement.

« Nous sommes vendredi. Tu es au Val-de-Grâce. Tu as été blessé dimanche matin. Tu es arrivé ici lundi dans la soirée par avion sanitaire, les chirurgiens se sont relayés. Ils t'ont opéré toute la nuit. Ils ont décidé hier soir de te réveiller. Surtout ne bouge pas. Je suis là... »

« Et Moussa ? »

« Je ne sais pas qui est Moussa. »

Marc a sombré à nouveau. Le néant l'a laissé s'échapper. Il tente de le reprendre. Mais le soldat Hœfler est farouche.

*Samedi 20 janvier 2001, hôpital du Val de Grâce, Paris.*

Anaïs est encore à son chevet. Elle ne porte plus les mêmes vêtements. Il comprend qu'un jour au moins s'est écoulé. Deux chirurgiens viennent d'entrer et s'approchent du lit.

« Vous m'entendez ? » questionne le plus âgé.

Marc a ouvert les yeux. Les mots lui restent d'abord au fond de la gorge.

« Regardez-moi. »

L'homme à la blouse blanche se penche sur lui.

Marc tente un vague sourire, puis parvient, dans un souffle, à exprimer une forme d'acquiescement. Quelques mots naissent entre ses lèvres. Il a compris la gravité de son état. Les chirurgiens se sont relayés à la table d'opération. Ils ont réalisé l'impossible : rafistoler un type broyé de la tête aux pieds. Quoique shooté à la morphine, il parvient enfin à parler. Il exige la vérité. Devant la détermination et le courage d'un patient prêt à tout entendre, accoutumé

à mener le combat, les hommes en blanc n'ont pas lésiné sur les détails. Le bilan n'est pas fameux : lésion des cervicales ; à gauche, du côté où l'engin a fait le plus de dégâts, perte d'audition à craindre, brûlure au cou, fracture de la clavicule, plaies profondes au niveau de l'épaule et de la partie supérieure de la cage thoracique, écrasement de l'articulation de l'humérus, triple fracture du bras et de l'avant-bras, fracture ouverte du poignet.

« Il s'agissait pour l'instant de rétablir l'intégrité de votre bras, a précisé le chirurgien le plus âgé. Il faudra juger par la suite de l'état de l'articulation du coude et du poignet. Au niveau de l'abdomen, mon collègue a rétabli les fonctions essentielles. C'était là l'urgence dans l'urgence... »

Le second chirurgien, plus jeune, apporte les précisions nécessaires que Marc résume à sa façon : il a un bout d'intestin en moins, de sérieuses réserves devant encore être formulées quant aux suites de l'opération. Le pronostic vital n'est plus engagé mais il est loin d'être tiré d'affaire.

Marc a pensé que la liste s'arrêterait là.

Le premier médecin-chef, vieux briscard de la chirurgie de guerre, habitué à parler à des soldats, a repris la parole.

« Inutile de vous dire que votre hanche est très amochée et que, compte tenu du contexte abdominal, la question sera à revoir ultérieurement. En ce qui concerne la cuisse gauche, plusieurs éléments métalliques ont été retirés. Ces projectiles, assez classiques dans les bombes artisanales, n'ont toutefois atteint que la partie musculaire. Enfin, puisque vous souhaitez tout savoir, nous avons réduit un fort hématome au niveau de votre genou gauche. J'ajoute une entorse de la cheville droite due probablement à la projection au sol et je vous passe les brûlures et lésions multiples... »

— J'en ai donc pour un bout de temps... souffle Marc au moment où le chirurgien vérifie son rythme cardiaque.



— Vous êtes lucide, mon vieux, c'est déjà ça. Et vous avez le cœur solide. Envisagez effectivement quelques mois. »

Une fois les deux hommes en blanc repartis, Anaïs, en retrait pendant l'entretien, a poussé un long soupir puis elle s'est assise dans l'unique fauteuil. Marc a, comme la veille, discerné une larme sur sa joue.

Elle secoue la tête, consternée.

« J'aimerais vraiment savoir pour Moussa... »

« Je ne vois pas de qui tu parles, répond-elle avec une pointe d'agacement. Tu m'as déjà demandé ça hier. Des officiers sont venus prendre des nouvelles. Ils doivent revenir. Ils pourront peut-être te répondre. Pour l'instant, c'est toi, et toi seul, qui comptes. »

Il l'apprit peu après de la bouche des deux agents des services de renseignements venus recevoir sa déposition : Moussa était mort, tué sur le coup en se jetant sur l'homme à la bombe. Il avait fait écran de son corps. Marc lui devait d'être en vie, en triste état, mais en vie.